bien lui donner dans certains milieux, animés de la seule pensée de nuire à nos intérêts, n'en est pas moins assez sérieuse pour qu'il soit nécessaire de la combattre par les moyens les plus énergiques.

Dans des circonstances de ce genre, le premier devoir d'une presse vraiment patriote est, tout en ne cachant pas la vérité, d'engager les citoyens au calme et au sang-froid, de donner le concours de sa publicité partout où elle est nécessaire, d'encourager et de louer tous ceux qui se dévouent pour soigner les malades et combattre le fléau. Au lieu d'agir ainsi, ces messieurs de la presse anglaise ont commencé par ne voir dans l'épidémie que matière à copie, ils ont fait comme pour les crimes célèbres, ils ont tout grossi, tout exagéré, tout dénaturé ; ce qu'il y a de plus triste, c'est que cette conduite n'a pas seulement été inspirée par le désir de publier des numéros à sensation, ces messieurs ont, à plusieurs reprises, dès le début de la campagne, laissé percer le fond de leur pensée, ils ont surtout voulu nuire au commerce et aux intérêts canadiens, en représentant Montréal comme un foyer de pestilence.

Ils ne s'en sont pas tenus là dans cette voie de calomnie et de mensonge ; ils ont voulu chercher d'où venait le mal, qui l'avait apporté, comment on pourrait en détruire le germe, et ils ont fait la découverte inattendue que la petite vérole règne à Montréal par la faute de la population canadienne-française, des médecins canadiens-français, du clergé canadien-français, des religieuses canadiennes-françaises. ! !

De là à une campagne d'extermination par la plume contre notre race il n'y avait qu'un pas, et les fanatiques de la presse orangiste l'ont bravement franchi. Ils ont osé écrire dans leurs ignobles feuilles, sans que le rouge de la honte leur montât au front, que notre population était naturellement trop sale pour qu'il fût étonnant que la petite vérole exerçât ses ravages dans des habitations toujours malproprement tenues ; ils ont osé accuser nos médecins, toujours si dévoués, de préférer quelques piastres à la santé de leur clientèle ; ils ont osé prétendre que les prêtres de nos paroisses étaient trop heureux de toucher la taxe des enterrements pour vouloir engager leurs paroissiens à prendre les mesures d'hygiène nécessaires ; enfin, pour comble d'ignominie, ils ont adressé de viles et basses injures aux Sœurs Grises et aux Sœurs de la Providence, à ces admirables femmes qui, nuit et jour, en ville et dans les hôpitaux, sont sur la brèche pour secourir, soigner et consoler nos malades, ensevelir nos morts et prier pour eux.

Ces misérables ont feint d'ignorer, en lançant la calomnie contre nos prêtres et contre nos religieuses qu'ils essayaient de salir de leur venin le courage et l'héroïsme dans leur plus haute et plus pure expression ; nous disons qu'ils ont feint l'ignorance parce qu'ils savent très bien ce qu'ils ont voulu faire. Tout ce qui, chez nous, est grand et fort leur